

**Alain DESROSIÈRES, La politique des grands nombres, histoire de la raison statistique.**

Paris, Maspéro, La découverte, 1993, 441 pages.

Il y a différentes manières de faire de l'histoire des idées : on peut lire les idées d'hier à la lumière de celles d'aujourd'hui (c'est par exemple la manière adoptée par Blaug lorsqu'il écrit *Economic theory in retrospect*); on peut au contraire les éclairer en les replaçant dans le contexte où elles ont vu le jour (c'est la démarche suivie par Perrot lorsqu'il publie son *Histoire intellectuelle de l'économie politique*); on peut enfin adopter une problématique pouvant être qualifiée de généalogique : c'est plutôt, semble-t-il, de ce troisième côté que se situe le livre que nous livre aujourd'hui Alain Desrosières.

Bien plus encore il nous propose une double lecture ou, conviendrait-il mieux de dire, une lecture croisée. En effet, ainsi qu'il l'écrit, « *ce livre cherche à nouer ensemble des récits habituellement séparés : histoire technique des schèmes cognitifs, histoire sociale des institutions et des sources statistiques. Le fil qui les relie est la fabrication, par un investissement coûteux, de formes, techniques et sociales, permettant de faire tenir ensemble des choses distinctes, en créant ainsi des choses d'un autre ordre* » (p. 17), l'approche « internaliste » (p. 11) des spécialistes de la discipline se conjuguant avec l'approche « externaliste » des historiens ou sociologues. En d'autres termes, on a donc une interaction originale « *entre deux formes d'autorité par ailleurs nettement distinctes : celle de la science et celle de l'État* » (p. 37) dualité qui va se retrouver dans le titre même de certains chapitres : le préfet et le géomètre (chapitre 1), le juge et l'astronome (chapitre 2).

Les différents chapitres peuvent donc être lus dans une sorte d'alternance, les uns traitant de l'histoire de la constitution des institutions chargées de la collecte et du traitement des données statistiques (chapitres 1, 5, 6, 8), prolongeant d'autres travaux tels que ceux de Tournerie ou de Luciani, les autres retraçant les progrès et l'enrichissement de l'outil statistique et de la technique (chapitres 2, 3, 4, 7, 9) non seulement en s'intéressant aux progrès de l'outil mathématique : probabilités (chapitre 2), moyenne (chapitre 3), corrélation (chapitre 4), ou des techniques mises en œuvre par les praticiens : monographies et sondages (chapitre 7), nomenclatures et codages (chapitre 8), modélisation et économétrie (chapitre 9) mais aussi, à la façon de Salais, retraçant l'« invention » du chômage, ou de Desrosières et Thévenot analysant la constitution des catégories socio-professionnelles tout en nous montrant comment la réflexion s'est nourrie de préoccupations concrètes : celles de la pauvreté (p. 271 et suivantes) et de l'eugénisme, celle issue de l'attention portée par les médecins aux épidémies (p. 104 et suivantes, p. 203 et suivantes). Chemin faisant le lecteur apprendra bien d'autres choses : en quoi une obscure querelle moyenâgeuse sur la dévolution des biens de l'ordre des franciscains alimentant la controverse entre nominalistes et réalistes (p. 91 et suivantes) continue à traverser l'histoire de la philosophie des sciences, ou bien comment d'une réflexion juridique sur l'équité des contrats aléatoires est issue la théorie des probabilités (p. 60 et suivantes), ou encore comment toutes les controverses sur les taxinomies étaient déjà inscrites dans les démarches des naturalistes Linné et Buffon (p. 292 et suivantes).

Faute de pouvoir rendre compte dans le détail de la richesse d'un tel ouvrage, bornons-nous à signaler l'intérêt des chapitres 5 et 6 retraçant l'histoire de la constitution des appareils statistiques en France où une tradition centralisatrice qui était déjà celle de la monarchie renforcée par la Révolution (qui avec Sieyes propose une « adunation » ou unification recherchée des systèmes de référence) sera exploitée par les ingénieurs économistes, en Grande-Bretagne où l'expertise des économistes de « l'arithmétique politique » d'une part, et les recherches de réformateurs sociaux d'autre part, se prolongent dans des administrations autonomes préoccupées de résoudre des problèmes concrets et d'élaborer des savoirs pratiques, en Allemagne où le mot statistique prend naissance et qui adopte un point de vue holiste permettant de classer des savoirs hétéroclites nourrissant les monographies de l'école historique et alimentant la querelle des méthodes, aux États-Unis, État fédéral, où la statistique est issue du problème constitutionnel consistant à répartir les sièges et les charges financières entre les différents États et qui, dans la période plus récente, apportera à la statistique deux innovations méthodologiques essentielles : celle des sondages et celle de l'économétrie. Signalons enfin, *last but not least*, que l'ouvrage se clôt sur une réflexion concernant la portée et les limites du dialogue social dans la France contemporaine, dialogue dont la statistique est précisément un des instruments, que ce soit dans la période de la science « froide » où les concepts sont stabilisés ou dans celle de la science « chaude » où, comme on peut le voir pour le chômage actuellement, ils tendent à être remis en question. Autant de raisons, par conséquent, pour recommander la lecture de cet ouvrage : cette histoire de la raison statistique prolongeant heureusement les deux copieux volumes de l'*Histoire de la statistique* édités par Economica en 1987.

Guy CAIRE  
Université de Paris X